

Les universitaires d'Alison Lurie

Chantal de Grandpré

Volume 30, numéro 4 (178), août 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31626ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

de Grandpré, C. (1988). Compte rendu de [Les universitaires d'Alison Lurie].
Liberté, 30(4), 102–107.

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

CHANTAL DE GRANDPRÉ

LES UNIVERSITAIRES D'ALISON LURIE

Alison Lurie compte parmi les écrivains américains contemporains les plus lus, tant aux États-Unis qu'à l'étranger, et en particulier en France. Son dernier roman, *Foreign Affairs*, sitôt traduit en français¹, le succès fut tel qu'on a immédiatement traduit *Love and Friendship*, un premier roman écrit vingt-cinq ans plus tôt². Des facteurs d'ordre purement éditorial ne sont pas étrangers à cette chronologie des traductions qui choisit de faire découvrir au public français une romancière prolifique par son roman le plus récent³, et la critique n'a d'ailleurs pas manqué de souligner à l'occasion que *Les Amours d'Emily Turner* ne pouvait pas «provoquer la même surprise éblouie que *Liaisons étrangères*»⁴.

Les maisons d'éditions traduisent en effet en fonction de critères pour la plupart limitatifs, excluant les ouvrages dont l'univers, trop américain, risquerait de demeurer incompré-

1. *Liaisons étrangères*, traduit par Sophie Mayoux, Paris, Rivages, 1987.

2. *Les Amours d'Emily Turner*, traduit par Sophie Mayoux, Paris, Rivages, 1988.

3. Outre les romans cités, Alison Lurie est l'auteur de *The Nowhere City* (1965), *Imaginary Friends* (1967), *Real People* (1970), *The War between the Tates* (1974), *Only Children* (1979) et d'un essai, *The Language of Clothes* (1982).

4. P. Maury, «Alison Lurie, ses universitaires et leurs amours», *Le Soir* (Bruxelles), 7 janvier 1988.

hensible pour les Français⁵. En outre, le degré de difficulté de la traduction vient encore réduire leur marge de manœuvre et c'est ainsi que des romans trop inventifs — tels ceux de William Gaddis par exemple — risquent de patienter⁶. Il paraît donc indéniable que le succès de *Liaisons étrangères* tient, pour une grande part, à son caractère inter-culturel, que l'éditeur n'a d'ailleurs pas manqué de souligner, inscrivant sur la page couverture qu'il s'agissait «du plus anglais des romans américains parus ces dernières années», ce qui est au demeurant fort discutable car, comme le fait remarquer Nicole Zand avec justesse:

*Ce qui est particulièrement réjouissant et incongru dans le roman d'Alison Lurie, au contraire, c'est (...) la parfaite connaissance de la «perfide Albion» qu'a Alison Lurie: elle montre avec justesse, humour et causticité ces étrangers qui veulent se croire au paradis et que tout, leur anglophobie comme leur anglophilie, désigne comme venus d'un autre pays.*⁷

Cela dit et en dépit de la sélection rigoureuse opérée par les éditeurs quant aux romans à traduire, il n'en reste pas moins que la production américaine est de loin la plus traduite

5. Ainsi, le roman de William Kennedy, *Ironweed* (tiré de sa trilogie «Albany»), qui a connu un immense succès aux États-Unis et a valu le prix Pulitzer à son auteur, n'a eu en France qu'un succès critique, le grand public demeurant insensible au monde interlope du ghetto irlandais d'Albany.

6. Peu d'éditeurs ou d'agents littéraires en France s'attachent à analyser ce phénomène, se contentant de constater qu'un ouvrage présente des difficultés. Or les difficultés qu'on trouve dans un ouvrage qui abuse des références culturelles immédiates par exemple et qui le condamnent à n'avoir de succès — même important — que de façon éphémère, n'ont rien à voir avec celles qui sont inhérentes à l'exploration de formes d'écriture encore à venir.

7. «Les amours sabbatiques d'Alison Lurie», *Le Monde*, vendredi 16 janvier 1987.

en France, occupant de 75 à 80% du marché. Ceci s'explique bien entendu par le fait que les États-Unis possèdent un réseau de distribution important mais également par la qualité du roman américain contemporain.

Considérée à la fois comme l'héritière de Jane Austen et de Henry James, Alison Lurie, qui est née en 1926 à Chicago mais qui a grandi à New York, compte certes parmi les romanciers américains solides et accomplis de ces dernières années. Elle sait composer des personnages dont la psychologie est complexe et qui sont, pour la plupart, des femmes et des universitaires en transit entre deux villes, deux pays ou deux amours.

Dans *The Nowhere City*⁸, Alison Lurie décrit l'adaptation difficile mais comique d'une jeune femme bon chic bon genre de la Nouvelle-Angleterre, Katherine, transplantée brutalement à Los Angeles où, à son avis, les maisons ressemblent à des garages, la végétation est anormalement développée et le soleil, omniprésent, sans égards pour les saisons. En dépit de son dégoût initial, Katherine n'en découvrira pas moins à Los Angeles un aspect fantaisiste de sa personnalité étouffé jusque là par son mari, professeur, qui en sera quitte pour rentrer seul sur la côte Est.

Dans *Love and Friendship*⁹, c'est le contraire qui se produit. Emily croyait ne plus aimer son mari trop conventionnel, mais pressée par son amant de partir avec celui-ci pour la Californie, elle choisira de demeurer au Vermont car l'assurance de conserver auprès d'elle un homme ennuyeux mais aimant a en définitive plus de poids que le risque de vivre quelques années passionnées auprès d'un amant original mais volage.

Alison Lurie possède à fond l'art de renouveler l'analyse des relations entre les êtres et celui de mettre le doigt sur les

8. London, Abacus, 1965.

9. New York, Avon Books, 1970.

contradictions de chacun. *Foreign Affairs*¹⁰, qui lui valut le prix Pulitzer en 1985, est ainsi prétexte non seulement à un chassé-croisé amoureux dont l'issue est étonnante, mais également à une étude très fine des relations entre Américains et Anglais. Dans ce roman, Vinnie, enseignante américaine d'une cinquantaine d'années qui voue un culte à l'Angleterre et méprise ostensiblement ses compatriotes, fait malgré elle, dans un avion qui l'amène à Londres pour une année sabbatique, la rencontre d'un homme issu de l'Amérique profonde:

Quelle que soit la longueur du vol, Vinnie s'efforce toujours d'éviter de lier connaissance avec quiconque, surtout lors de voyages transatlantiques. D'après ses calculs, la probabilité de devoir écouter un raseur pendant sept heures et demie est bien plus forte que celle de rencontrer quelqu'un d'intéressant; d'ailleurs, même parmi ses amis, y a-t-il vraiment quelqu'un avec qui elle souhaiterait converser pendant si longtemps? De plus, cet homme semble être quelqu'un avec qui Vinnie ne voudrait pas converser pendant sept minutes et demie. À en croire son costume et sa façon de parler, c'est un homme d'affaires d'un des États du sud des Grandes Plaines, sans culture ni distinction particulières: le genre d'individu qui visite l'Europe en voyage organisé. Et de fait, le bagage à main posé entre ses énormes bottes de cowboy porte l'étiquette à l'emblème de Sun Tours qu'elle a déjà remarquée: de grosses lettres de bande dessinée qui encadrent un soleil rigolard à la Disney.

Réticente au départ, Vinnie a malgré tout suffisamment d'intelligence pour aller à l'encontre des poncifs qu'elle formule à l'endroit de ce compatriote aussi encombrant que touchant et, en dernière instance, elle est amenée à repenser son américanophobie et son anglophilie de façon plus nuancée.

10. New York, Avon Books, 1984.

C'est en ce sens qu'on peut comparer Alison Lurie et Henry James dont Ezra Pound disait que sa vie avait été consacrée «à faire se rencontrer deux continents, à essayer que trois nations demeurent intelligibles l'une pour l'autre»¹¹. Alison Lurie, elle aussi, s'attache à sa façon à désarmocier les idées reçues sur les peuples. Non seulement Vinnie tombe-t-elle amoureuse de son cowboy des Grandes Plaines, mais elle fait l'expérience d'un aspect de la mentalité anglaise qu'elle est dorénavant en mesure de critiquer et non plus de juger en fonction des poncifs d'usage.

Fred, son jeune collègue également en année sabbatique, ne commence quant à lui à apprécier Londres que lorsqu'il tombe amoureux d'une actrice, Rosemary, qui l'oblige à lui faire la cour, ce à quoi les femmes américaines ne l'avaient guère habitué. Aussi empressé et piqué au vif soit-il, il n'en demeure pas moins en deçà du drame de Rosemary dont l'apparente superficialité recouvre un besoin pathologique d'amour que son statut (elle appartient à l'aristocratie anglaise), tout autant que les mœurs britanniques, ne lui permettent pas de résoudre et que Fred n'a pas la véritable générosité de découvrir.

Certes, la problématique n'est pas neuve, mais Alison Lurie ajoute à l'hésitation entre l'Être et le Paraître sa conception particulière de la psychologie qui déjoue constamment nos attentes, de même que la composante des différences culturelles.

On ne saurait conclure sans mentionner l'humour subtil et plus provocateur qu'il n'y paraît qui caractérise son écriture. La plupart du temps, cet humour prend pour cible privilégiée le monde de l'enseignement supérieur dont Alison Lurie ridiculise d'autant mieux les travers qu'elle est elle-même professeur de littérature pour la jeunesse à l'Université

11. *Literary Essays of Ezra Pound*, edited by T.S. Eliot, London, Faber & Faber, p. 295.

Cornell... Sans égards pour les collègues, Alison Lurie nous présente les enseignants comme des gens mesquins, jaloux, conventionnels et... laids. De Fred, par exemple, dont la beauté est frappante, Alison Lurie nous dit qu'il s'est mis à avoir des problèmes à partir du moment où il a commencé à enseigner, car «comme quiconque qui a étudié à l'université le sait, la plupart des enseignants ne sont pas particulièrement forts ou beaux». Jugement corroboré par Vinnie qui se souvient qu'après lui avoir fait passer une entrevue pour obtenir un poste à l'université, les membres du jury (surtout les hommes) firent des remarques désobligeantes à l'égard de Fred. «Heureusement pour lui, ajoute alors Vinnie, qu'il avait déjà publié deux articles solides et que les candidats spécialistes du XVIII^e siècle étaient rares.»

L'humour d'Alison Lurie est féroce, réjouissant et d'une efficacité redoutable. Il donne à l'univers désillusionné dans lequel vivent ses personnages un aspect décapant où la lucidité ne fait plus triste figure.